

Introduction

Conditions d'enquête

Les récits qui suivent ont été recueillis de fin 1938 au début de 1941, en pays bara, surtout dans la tribu vinda. Ils ont été notés, dans les villages mêmes des conteurs, sans utiliser d'informateur transplanté, sans co-enquêteur non bara. Je les ai transcrits tels que les disaient des Bara de tous âges et de toutes classes. Un jeune homme, un adulte de bonne volonté, m'ont souvent été plus utiles qu'un vieillard édenté et entêté. L'informateur, qui a fréquenté les Européens, comprend la nécessité de parler lentement et qu'on lui demande des précisions après examen du texte noté, permettant un meilleur travail qu'un homme hostile à l'enquêteur.

Ce n'est qu'exceptionnellement que j'ai eu recours à des intermédiaires. Néanmoins, j'ai, à plusieurs reprises, noté des récits que des jeunes hommes ou enfants venaient me répéter après les avoir demandés à leur père ou grand-père. Au cours de mon enquête dans les tribus bara j'ai été accompagné d'un coenquêteur : Rehuray Āndriamanatena, un Bara de Bekaraoki, près du poste administratif de Benenti ! c'était un jeune homme de bonne famille de chefs de village, qui n'avait fait que de brefs séjours en dehors du territoire tribal. Il m'a répété ou a écrit pour moi des contes que je n'obtenais pas des vieillards.

Les récits recueillis ont été traduits au fur et à mesure, ce qui m'a permis de poser des questions supplémentaires aux informateurs. Toutes les traductions ont été faites en collaboration avec le même coenquêteur : Rehuray Āndriyamanatena.

Au début de mon séjour chez les Bara, j'ai recueilli les récits traditionnels pour réunir les matériaux d'une étude du dialecte bara. En cours de séjour, je constatai que ces récits fournissaient une description de la société et des croyances bara.

C'est après mon retour à Paris, en suivant les cours de M. Leenhardt à la section des Sciences Religieuses de l'École Pratique des Hautes Études, en dépouillant des recueils de contes du centre de Madagascar pour un cours à l'École des Langues Orientales Vivantes, que j'ai pensé que ces récits étaient autre chose que des contes profanes, et qu'on pouvait y retrouver les restes d'une mythologie et quelques formes de mythes.

Les buts de l'enquête et de la publication diffèrent : enquête dialectale, tentative de recherche de l'élément mythique de ces récits.

Il en résulte un défaut : pour juger de la valeur sociale de ces récits, j'aurais dû les recueillir le soir, à la veillée, dans la case, à la lumière du foyer. J'aurais ainsi pu mieux me rendre compte de la valeur des récits pour l'orateur et les auditeurs.

Les nécessités pratiques de la notation m'ont forcé à écrire les récits dans des conditions artificielles : le conteur isolé avec mon coenquêteur bara et moi, parfois en présence de quelques auditeurs compétents que je pouvais consulter pour la compréhension du récit. Les réactions de l'auditoire m'ont ainsi échappé.



© Photo de l'auteur, Studios Harcourt, Paris

Transcription adoptée

Le malgache a une orthographe traditionnelle, en principe phonétique. Son défaut est d'avoir adopté des transcriptions doubles pour un son simple : le son o du français est rendu par les deux lettres *oo*, la lettre *o* rendant le son *u* (*ou* du français).

De même *ts* rend *t* qui en anglais se transcrivait *th* sourd.

J'ai préféré prendre une orthographe plus strictement phonétique que la transcription officielle, mais respectant cette dernière autant que possible. De telle sorte, les textes seront facilement intelligibles à tout malgachisant.

Le dialecte bara a été transcrit selon l'orthographe officielle par Jensenius et J. Sibree quand ils ont publié leurs vocabulaires de ce dialecte. Le gouverneur Julien a amélioré cette transcription quand il a publié des textes bara.

Consonnes

P : occlusive sourde, labiale,

B : occlusive sonore, labiale,

M : nasale sonore, labiale,

T : interdentale spirante sourde (transcription malgache habituelle TS),

T : occlusive dentale sourde,

D : occlusive dentale sonore,

N : nasale dentale,

N : nasale prépalatale (traditionnellement transcrite N),

K : occlusive palatale sourde,

G : occlusive palatale sonore,

N : nasale palatale sonore (généralement transcrite N),

J : mi-occlusive sonore dentale (la vraie transcription phonétique serait DZ, mais j'ai préféré suivre la transcription traditionnelle qui présente l'avantage de ne pas comporter de signe diacritique, et ne peut se confondre avec d'autres signes),

S : spirante alvéolaire sourde,

Z : spirante alvéolaire sonore (a parfois tendance à devenir la prépalatale chuintante Ž),

Š : prépalatale chuintante sourde intermédiaire entre le son S et le son C (la transcription normale est S, mais en dialecte bara ce son est nettement chuinté),

TR, DR : ce sont des transcriptions composées de deux signes. Il faut penser que TR et DR ne forment chacun qu'un seul phonème analogue à celui de *tr* dans l'anglais *tree*, *traveller*, *drink*. J'ai gardé la transcription double qui a l'avantage d'être traditionnelle,

P : un cas spécial est celui de P initial qui traditionnellement est transcrit MP. Je pense que le M n'indique là qu'une explosion particulière du P en position initiale et je n'ai pas jugé utile de le transcrire autrement que par P. Le M de MP n'est d'ailleurs pas transcrit par les Malgaches illettrés qui ont le sens de leur langue, sans influence scolaire,

L. : latérale liquide, articulée assez en avant,

R. : lingual,

H : j'ai transcrit H un phonème peu perceptible. Selon l'accentuation du mot, l'intonation de la phrase, le voisinage de voyelles différentes, le H est perceptible ou non ; il correspond assez bien à l'esprit rude du grec. J'ai néanmoins gardé la transcription habituelle H, dans le cas où ce son est perceptible. Je le note aussi quand il est faiblement entendu, s'il a une valeur sémantique. Ex. : *vabo*, *va'umbe*, « grand aloès ».

On ne distingue pas dans la transcription *h* sourd et *h* sonore.

Voyelles

A, E, I : se prononcent comme dans les mots français « canal », « bénéfice », ici. I entre consonnes est très faiblement perçu.

Dans la transcription traditionnelle *i* final est transcrit *y*, car les premiers imprimeurs de Madagascar manquaient de lettres *i*.

I, précédent G, H, K, produit une mouillure de la consonne que je n'ai pas cru devoir noter dans cette transcription phonétique sommaire,

O : le son O est rendu par O. Dans l'orthographe officielle c'est *ao*. O est exceptionnel en bara et ne se trouve qu'à la suite de la voyelle A, dont il peut être séparé par l'esprit que nous transcrivons H,

U : est le son du français *ou*. Officiellement il est transcrit O, ce qui ne laisse aucune possibilité pratique d'exprimer le son O.

Diphthongues

Certains sons E sont parfois prononcés, dans la prononciation lente, AI. Ces deux lettres AI dans la transcription officielle doublent E. J'ai cherché à me modeler le plus possible sur la prononciation de l'informateur, gardant les deux transcriptions AI et E. Elles correspondent à des sons différents donnés par la vitesse d'élocution et l'accentuation.

Semi-voyelles

Y n'est pas transcrit dans l'alphabet officiel, et traditionnel, où la lettre Y double le I final. Y peut être en médiane ou en finale, comme dans *lay*, « voile ». En médiane, le son peut varier selon la vitesse d'élocution de l'informateur. Selon les cas, on peut entendre *umbyaša* ou *umbiyaša*, ou *umbiaša*, ce qui se rapproche de la transcription habituelle : *ombiasa*.

W : ne peut se trouver qu'en position médiane. Selon la vitesse de prononciation, il peut s'individualiser en la voyelle U. Par exemple, le nom propre Ndriāmbahuaka (prononcé lentement) donne, quand il est prononcé vite Ndryāmbahwaka. Mais même quand il est prononcé vite un mot comme *āmbua*, « chien », ne donne jamais *āmbwa*. Le groupe Ua est en ce cas en finale.

Nasalisation

Parmi les dialectes malgaches, le bara est particulièrement nasal.

Je transcris cette nasalisation par le signe ~ qui n'existe pas dans l'orthographe officielle. Nous écrivons *mãdeba* là où la transcription officielle serait *mandeba*. Il faut, en ce cas, penser à la différence de prononciation entre le dialecte bara et le dialecte merina du centre de l'île : en merina, la transcription phonétique serait *mãdeba*. Le *-n-* intermédiaire entre le *a-* et le *-d* n'existe en bara que dans une prononciation extrêmement rapide.

Accentuation

La place de l'accent peut être précisée par des règles fixes, j'ai donc pu éviter de l'indiquer à chaque mot, ne le marquant que quand il a une valeur sémantique. Au lieu de le marquer comme les auteurs de grammaires malgaches par un accent sur la voyelle accentuée, je l'ai noté par un trait au-dessus de la voyelle accentuée, car, en général, en bara, la même voyelle est à la fois accentuée et longue.

Parfois, la voyelle accentuée se modifie. I, voyelle brève et faible, devient E quand elle est accentuée.

Le mot

Dans ma transcription, je n'ai pas hésité à m'écarter des habitudes orthographiques habituelles. Le bara, comme les autres dialectes malgaches, est une langue agglutinante et je crois utile de garder les liaisons de mots, les fusions de mots telles qu'elles apparaissent dans le langage normal. Je n'ai en aucun cas « corrigé » le récit de l'informateur. Dans le discours, les mots qui, à l'état indépendant, sont *milaʒa* et *aʒi*, deviennent *milãʒi*. Pour faciliter la compréhension je crois devoir noter la jonction par un tiret –.

C'est également pour faciliter la lecture que j'ai employé les signes de ponctuation dont on a l'habitude en Europe.

Cette note sommaire me semble suffire à ceux qui veulent lire le texte bara des récits notés dans cet ouvrage. Ils n'offriront aucune difficulté aux malgachisants. Pour ceux qui voudraient étudier le texte malgache, il suffira de consulter les grammaires et dictionnaires suivants.

Bibliographie

Grammaires

- BERTHIER Hugues, *Manuel de langue malgache* (dialecte merina), Tananarive, 1922, 2 vol., 126 et 135 p., in-8°, réimpression 1941, 238 p.
- JULIEN Gustave, *Précis théorique et pratique de langue malgache*, Paris, 1904, XV-225 p., in-8°.
- JULIEN Gustave, *Cours public de langue malgache*, Tananarive, 1901, 138 p., in-8°. Édition plus brève de l'ouvrage précédent. Ne concerne que le dialecte officiel.
- MALZAC (Père), *Grammaire malgache*, Tananarive, 1908, XXII-132 p., in-8°. Rééditions à Paris.
- La plus complète des grammaires malgaches ne concerne que le dialecte officiel, difficile à manier sans avoir déjà une certaine connaissance de la langue.

Dictionnaires

- WEBER (R.P.), (ouvrage anonyme), *Dictionnaire malgache français selon l'ordre des racines adapté aux dialectes de toutes les provinces*, île Bourbon, 1855, 798 p., in-16. Reste, malgré sa date de parution, le meilleur, et même le seul dictionnaire de tous les dialectes malgaches.
- RICHARDSON (Rev. J.), *A new malagasy-english dictionary*, Tananarive, 1885, LIX-832 p., in-8°. Contient de nombreux mots dialectaux. N'a pas été remplacé en ce qui concerne la botanique et la zoologie.
- MALZAC (Père) et ABINAL (Père), *Dictionnaire malgache-français*, Tananarive, 1888, XVI-815 p., in-8°. Nombreuses éditions depuis. Le meilleur des dictionnaires du dialecte merina devenu le dialecte officiel.
- JENSENIUS O., « Dictionnaire bara-hova », *Bulletin de l'Académie malgache*, Tananarive, vol. VII, 1909, p. 163-194. Simple vocabulaire en transcription officielle. Reste utile pour ses listes de concordances phonétiques entre dialectes bara et merina. Nombreuses fautes d'impression. C'est jusqu'ici le seul vocabulaire bara, difficile à utiliser en raison de la traduction en merina. Étant donné l'unité des dialectes malgaches, on peut utiliser tous ces dictionnaires en tenant compte des concordances notées par Jensénius. Un vocabulaire sommaire du dialecte est celui de :
- SIBREE, "The dialects of the malagasy language", *Antananarivo annual*, Tananarive, 1897, p. 105-115 ; 1898, p. 208-214.
- ROUSSELOT (Abbé), « Phonétique malgache », *La parole*, nouv. série, t. VI, mars 1904, p. 113-207, av. 200 diag. et fig.
- Le numéro de la revue n'est pas paru mais il existe des tirages à part dans différentes bibliothèques.
- Voir aussi Phonétique malgache. *Revue phonétique*, Paris, 1913, 103 p.
- Cet article concerne le dialecte officiel merina, et le dialecte betsileo, qui est phonétiquement proche du bara.

Les recueils de récits malgaches

Ordre chronologique

- DAHLE L., *Specimens of malagasy folklore*, Tananarive, 1877, XIV-458 p., in-16°. Ne contient pas que des contes, mais est le recueil le plus important, texte malgache sans traduction.
- RICHARDSON J., "The folk-lore of Madagascar", *Antananarivo Annual*, Tananarive, 1878, p. 363-378. Traduction de 8 contes du recueil de Dahle.
- Je citerai toujours l'*Antananarivo Annual* d'après l'édition qui est à la bibliothèque du Musée de l'Homme, seule bibliothèque publique de France possédant cette collection indispensable.
- RICHARDSON J., "More folklore", *Antananarivo Annual*, Tananarive, 1878, p. 446-456. 5 contes traduits de « The Publications of the Malagasy folklore society ».
- CALLET (R.P.), *Tantara ny Andriana eto Imerina*, Tananarive, 1878, 795 p., in-16°. Je cite cet ouvrage d'après la seconde édition plus complète que l'édition de 1873. Cet ouvrage fondamental n'existe à Paris qu'à la bibliothèque du Musée de l'Homme. C'est un recueil de traditions historiques, mais on y trouve quelques contes. Les tomes II et III ont paru en 1875 et 1881. Ils ont 583 et 674 pages. Le tome quatre contient des documents d'histoire récente.
- Folk-lore and folk-tales of Madagascar*, Tananarive, 180 p., in-16°. Édition complète des fascicules publiés par : « The Publications of the Malagasy folklore society », cf. traduction de Richardson en 1878.
- RAHIDY (R.P.), *Fanobarana*, Tananarive, 180 p., in-16°. Outre de vrais contes malgaches, ce recueil fait par un indigène comporte des apologues inspirés par les fables européennes. Plus délicat à utiliser que les recueils d'œuvres d'Européens.
- SIBREE James junior, "The oratory songs, legends, and folk-tales of the Malagasy", Part I, *Antananarivo Annual*, Tananarive, 1899, p. 28-39. Textes traduits des recueils de Dahle et de l'anonyme de 1887. Cette première partie ne contient pas de conte à proprement parler, non plus que dans les deux années suivantes de la même publication. Je note ici cette traduction pour mémoire.
- FERRAND Gabriel, *Contes populaires malgaches*, Paris, 1893, XVIII-266 p., in-16°. Contient la traduction de quelques contes dont le texte avait été publié par Dahle et la traduction de contes recueillis par l'auteur, sans texte malgache.
- RAINANDRIAMAMPANDRY, *Tantara sy fomban-drazana*, Tananarive, 1896, p. 11-132. Recueil de contes par un lettré malgache. Certains récits sont d'influence européenne.
- FERRAND Gabriel, « La légende de Raminia », *Journal asiatique*, Paris, 1902, p. 185-230 (publication et traduction d'un texte malgache du Sud-Est écrit en caractères arabes. C'est une partie de tataraza, de chronique familiale, en partie légendaire).
- GAUTIER E.F., « Notes sur l'écriture antaimoro », *Bulletin de correspondance africaine*, publication de la Faculté des Lettres d'Alger, Paris, t. XXV, 1902, in-8°. Texte analogue au précédent, p. 47-83. Le texte a été repris ensuite par Mondain.
- DAHLE et SIMS John, *Anganon'ny ntaolo*, Tananarive, 1908, VIII-456-VI p., in-16°, et éditions plus récentes. Il s'agit d'une réédition du recueil de Dahle, assez transformé, des malgachisants préférèrent le texte de Dahle proprement dit. Ce livre, édité pour la clientèle indigène, a éliminé pas mal de mots et tournures archaïques du recueil de Dahle.

- RENEL Charles, *Contes de Madagascar*, Paris, t. I, 1910, LXXIII-291 ; t. II, 1910, 331 ; t. III, 1930, XIV-193. Recueil de contes de presque toutes les régions de Madagascar. Il ne faut guère excepter que l'extrême sud. Traductions sans texte malgache.
- DEFOORT E., *L'Androy*, Tananarive, 1913, in-4°. Les contes tandruy, version française sans texte malgache, p. 76-82.
- LE BARBIER, *Notes sur le pays des bara Imamono*, Bulletin de l'Académie malgache, Tananarive, nouv. série, t. III, 1916-1917. Contes, p. 121-162. Certains de ces contes ont été publiés d'autre part dans la *Revue d'ethnographie et des traditions populaires*, Paris, n°6, 1921, p. 121-162.
- DANDOUAU A., *Contes populaires des Sakalava et des Tsimibety de la région d'Analalava*, Bulletin de correspondance africaine, publication de la Faculté des Lettres d'Alger, Alger, t. LVII, 1922, p. 394. Textes traduits sans partie malgache. Recueil important.
- BIRKELI F., *Folklore sakalava de la région de Morondava*, Bulletin de l'Académie malgache, Tananarive, nouv. série, t. VI, 1922-1923, p. 185-423. Textes et traduction. Très important.
- Le meilleur texte arabico-malgache, MONDAIN, *L'Histoire des tribus de l'Imoro au XVII^e siècle*, Bulletin de correspondance africaine, Paris, 1910, LVII-233, texte historique sans conte ou légende proprement dits.
- CHAPUS G.S., *Les Imériniens dans les contes des anciens*, Montpellier, 1930, 160 p., in-8°. Traduction et analyses d'un certain nombre de textes de Dahle. M. Chapus est un des rares auteurs partisan de la valeur traditionnelle des contes.
- DUBOIS H., *Monographies des Betsileo*, Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, Paris, t. XXXIV, 1938, Contes, p. 1298-2358.
- DESCHAMPS W., *Le Dialecte antaisaka*, Tananarive, 1939, in-4°. Textes malgaches des contes, p. 115-126. *Folklore antaisaka*, Bulletin de l'Académie malgache, Tananarive, t. XXI, 1938, p. 113-129. Traductions de contes publiés dans le volume précédent. Malgré les dates indiquées sur l'ouvrage, la traduction est postérieure à l'édition du texte.
- BECKER R., *Conte d'Ibonia*, Mémoires de l'Académie malgache, Tananarive, fasc. XXX, 1939, 136 p. Réédition du texte d'un conte recueilli par Dahle, avec la première traduction complète de ce conte.

Les récits Bara

Les récits bara sont dits à la veillée, par qui les sait, devant l'auditoire familial et les voisins amis. Il est anormal et même gênant de raconter en plein jour des récits qui devraient être réservés à la soirée. C'est pour l'Européen que les Bara transgressent cette coutume. Ils distinguent diverses sortes de récits : *tafaširi*, *takiyaŋi*, *tatara*, *fedra*.

Les tafaširi

En principe, un *tafaširi* est un récit profane pour amuser les enfants. Le *tafaširi* se dit et se chante, ou comporte des parties chantées. Hommes et femmes savent des *tafaširi*.

Les takiyaŋi

Le *takiyaŋi* est peu distinct du *tafaširi*. C'est un récit souvent amusant. Pourtant les Bara emploient aussi ce mot pour des proverbes ou des dictons traditionnels. Le *takiyaŋi* apparaît, ainsi que le proverbe, comme une sorte d'exemple. Ainsi les *takiyaŋi* qui content pourquoi le chat mange le rat, comme les proverbes qui recommandent l'union, sont des *exemples*.

Le tatara

Tatara correspond au français « histoire », dans ses deux sens : *tatara* c'est histoire dans le sens de conte amusant, récit mensonger : « c'est une histoire », « tu me racontes une histoire ». Le *tatara* est aussi l'histoire, récit des faits et des événements antérieurs, s'opposant à la fable et aux fictions.

Le *tatara* a une forme plus stricte : le *tatara-raza* ou *tatarandraza*. Littéralement ces mots veulent dire « Histoire de la Famille » (famille au sens de grande famille groupant tous les descendants d'un même ancêtre, *raza*). Le *tatara-raza* est ce qu'il y a de plus sacré dans les traditions familiales. Les manuscrits malgaches en caractères arabes du Sud-Est de Madagascar transcrivent le plus souvent des *tatara-raza*. Maintenant que des Malgaches écrivent en caractères latins, ils notent en premier les *tatara-raza* qu'ils tiennent à fixer et à conserver. Cette histoire de la famille se borne le plus souvent à une généalogie. Il faut garder trace de la filiation jusqu'à l'ancêtre qui a donné son nom à la famille. Par exemple, la famille royale Zafimaneli groupe en principe tous les descendants de Maneli. *Zafi* signifie « descendants de... ». Dans les générations récentes on garde aussi la liste des mariages. Seule, elle permet d'éviter des incestes, au sens bara du mot, en ligne utérine. Des noms de pays peuvent marquer l'émigration qui a

amené les familles bara de l'Est de Madagascar à leur habitat actuel. Parfois s'intercalent dans le *tatara-raza* des récits d'événements historiques.

Le membre le plus âgé de la génération la plus ancienne, le patriarche, transmet le *tatara-raza* à ses cadets, à ses enfants, à ses neveux.

Les fedrã

Les *fedrã* sont les récits des origines, de la formation du monde, des hommes, des femmes, de la mort, des usages des hommes, du rituel, des croyances religieuses. L'enquêteur ne peut guère espérer recueillir de *fedrã* d'autres informateurs que des patriarches, chefs de la grande famille.

Indécision des quatre genres

On pourrait traduire *tafaširi* par conte, *takiyati* par conte, légende, récit de précédent ou d'exemple, le *tatara* par récit historique ou légende, le *fedrã* par légende ou mythe. La distinction entre ces quatre groupes est théorique : un récit amusant peut être en même temps un récit d'origine. Tout récit légendaire, historique, amusant, contient un exemple. Selon les informateurs, le même récit m'a été donné comme *tafaširi*, *takiyati*, *tatara*, *fedrã*. Les formes du récit varient et ce n'est qu'en se reportant à certaines variantes mieux conservées que l'on peut tenter de retrouver le sens ancien d'un récit.

Seul le *tatara-raza* garde une individualité nette.

Les uhabula

Le mot *uhabula* est composé de *ubaŋi*, exemple et *vula*, parole. *Uhabula* s'applique au sens strict aux proverbes. Pourtant, il sert parfois à désigner des contes. Un proverbe comme un récit peut être un exemple, décrire ou noter un précédent, les actes à imiter, les règles de vie.

Souvent le récit se termine par un proverbe ou un dicton, résumé ou conclusion de l'histoire contée.

Le proverbe résume le conte, ou le récit commente le proverbe¹. Les informateurs auxquels on demande un récit ne disent parfois que les quelques mots d'un proverbe, d'un dicton.

Valeur des contes

N'importe qui peut conter. Néanmoins, c'est souvent le patriarche (*pitata* ou *pišuru*, chef de famille et prêtre du culte familial) qui distrait sa famille et ses voisins par des récits traditionnels, il les amuse et donne en même temps un *exemple*. Conter est un enseignement. L'oubli des contes accompagne l'oubli des coutumes. Un proverbe condamne le vieillard qui ne

¹ Ce fait a été noté par Mondain, 1902, p. 117.

transmet pas sa science : « *Ti hay ni pahay, mameri ni piyanati* », « Ceux qui sachant, disent qu'ils ne savent pas, trompent les disciples ».

Les récits traditionnels appartiennent au patrimoine commun. Les Bara ignorent leurs auteurs. Celui qui sait un conte ne tente pas de s'en réserver le monopole. Tandis que les chansons accompagnées sur la *valiha* ont des auteurs connus, que les musiciens et chanteurs professionnels tentent d'imiter, les motifs et les thèmes de conte ne varient que peu selon l'époque et la région de Madagascar. Les chants notés vers 1900 dans le centre de l'île ne sont plus ceux que l'on entend maintenant dans la même région. Les chants du centre de Madagascar, du Nord, de l'Est, ne sont pas semblables ni même analogues aux chants bara. Les récits sont relativement stables.

Des récits justifient par un exemple le rituel. À côté de ces exemples anciens expliquant l'utilisation de l'eau lustrale, la circoncision, le sacrifice purificateur de mariage, d'autres récits ne sont en rapport avec aucun usage religieux ou social actuel. Réserver le qualificatif de mythe aux premiers serait une distinction établie par nous, non par les Bara. Dans les deux sortes de récits se trouvent les mêmes thèmes, les mêmes motifs. Des récits nous semblent détachés de tout usage social, de toute tradition, de tout rituel. Le voyage de l'homme intelligent chez dieu, les récits d'ogres, de naïades, ont pour les Bara la même importance que l'histoire des femmes tombées sur terre.

En général, les collecteurs de récits malgaches n'accordent à ces derniers qu'une importance esthétique, sans plus. Il est vrai que leur enquête a été dirigée sur l'étude linguistique de ces récits quand ils ont publié les textes malgaches. Ou bien ils ont publié des traductions pour Européens amateurs de contes. Il n'y a guère que Dandouau, Chapus et Birkeli qui ont pris au sérieux les textes qu'ils recueillaient ou traduisaient.

Le Père Dubois écrit : « Rien n'est moins stable en soi que cette littérature de haute fantaisie ».

« Chaque conteur brode à sa guise ».

« Les caprices des conteurs doivent nous rendre circonspects à recevoir leurs imaginations comme témoignage des croyances, de la mentalité, et des traditions malgaches authentiques ».

« Certaines données des contes et des légendes ne cadrent ni avec les conditions extérieures de la vie malgache, ni avec l'organisation sociale, ou les idées religieuses des indigènes de la Grande-Île » (*Monographie des Betsileo*, p. 1298-1299, p. 1358).

Pourtant, quand les Malgaches n'étaient pas européens, au XVII^e siècle, Flacourt a noté que contes et chansons ne pouvaient être considérés comme les plaisanteries des musiciens ambulants².

² Flacourt, tantôt prend au sérieux les musiciens, et il pense probablement en ce cas aux récits, tantôt les traite de fables. Voir Flacourt, réédition dans la collection des « Ouvrages anciens concernant Madagascar », t. VIII, p. 18 et p. 117. C'est à cette dernière page qu'on lit : « Ils ne disent aucunes choses qui ne soient très sérieuses, et leurs discours sont pleins de sentences et similitudes, et ce sont eux qui récitent les hauts faits des ancêtres et les histoires les plus sérieuses ».

La différence des opinions de Flacourt et du Père Dubois se comprend facilement. L'ensemble malgache a évolué. Flacourt vivait dans un milieu malgache, le Père Dubois, trois siècles après, vivait parmi des chrétiens qui abandonnaient leurs usages.

Même il y a un siècle, les contes recueillis dans le centre de Madagascar chez les plus évolués des Malgaches, les Merina, étaient loin des récits qu'a entendus Flacourt.

Dès Radama 1^{er}, dès 1815, un Merina était plus loin d'un Malgache traditionnel que n'est actuellement un Bara vivant de la vie traditionnelle de ses parents.

Pour sentir la valeur ancienne des récits malgaches il faut lire, quand on ne peut les entendre, les récits du Sud de Madagascar. Ce sont ces contes archaïques relativement à ceux de l'ensemble malgache qui permettront de chercher leur intérêt réel.